

1

UN APRÈS-MIDI D'AVRIL, PHILIPPE-ADOLPHE, évêque de Wurtzbourg depuis trois ans, apprit d'un émissaire arrivé au galop que sa belle-sœur, la baronne Théodata d'Ehrenberg, avait gagné, le dimanche de Pâques, son château.

La nouvelle était pour le moins inattendue ; la baronne s'était volatilisée depuis presque huit ans. Son époux, le frère de l'évêque, chambellan à la cour impériale de Prague, avait, l'année où l'Empereur Mathias rendit son dernier souffle, trouvé la mort lors d'un duel avec un certain Wrbna, baron de son état, sans rien laisser d'autre qu'une poignée de ducats qu'on trouva dans sa poche, hormis des dettes, des dettes et encore des dettes. Philippe-Adolphe qui, à l'époque, n'était qu'abbé de Rimpar et chanoine à Wurtzbourg, fut prié de les effacer. Il se refusa cependant à déboursier le moindre sou. Sa pingrerie surpassait la colère que provoquait la frivolité dispendieuse de son frère et de sa belle-sœur.

À court de ressources et à court d'idées, la baronne expédia Ernest, son fils de six ans, pourvu de sa nounou, la sourde Lenette, et d'Onno Molitor son précepteur, au château d'Ehrenberg, demeure seigneuriale de la famille

en Franconie, sise au bord du Spessart. Elle ne manqua pas de confier aux bons soins du prélat richissime la chair de la chair de son défunt frère. Après bien des grimaces et des aigreurs d'estomac, l'évêque se résigna, en dépit de sa rage, à accomplir son devoir de chrétien et à recueillir l'infortuné neveu. Pour cela, il fit transférer chaque mois, directement de sa cassette, cinq florins rhénans à Wallork, l'intendant qui, depuis trente ans déjà, administrait le château sans omettre ni de nourrir le bétail, ni de percevoir la dîme. Soit dit en passant, le bétail était squelettique et la dîme péniblement arrachée à quelques paysans nécessiteux. Il fit également tomber dans l'escarcelle de Molitor, par l'entremise de frère Économat, un salaire annuel de quinze florins rhénans. Le précepteur devait aller au rapport une fois l'an, le premier janvier, et faire à l'évêque le récit des progrès de son neveu en ce qui concernait notamment son assimilation de la foi chrétienne catholique. Durant toutes ces années, Philippe-Adolphe ne mit pas les pieds à Ehrenberg, ne vit pas son neveu et ne s'en préoccupa d'aucune façon.

Quant à la baronne, on rapporta plus tard aux oreilles de l'évêque que, d'aventure en aventure, elle parcourait le vaste monde, mais il s'abstint de lancer des investigations pour déterminer l'exactitude de semblables assertions, préférant, par-dessus tout, ne plus entendre parler d'elle. À Ehrenberg, il fut même donné aux bonnes gens d'entendre d'improbables ragots. Ce qui suscitait le plus l'étonnement, c'était que la baronne se souciait comme d'une guigne de son propre fils. Savait-elle, alors, que le rejeton était toujours vivant ? Les révélations concernant

la baronne s'étaient taries depuis trois bonnes années et l'évêque, non sans un profond soulagement, tint pour acquis qu'elle avait, dans quelque exotique contrée, rendu son âme à Dieu.

Et voilà qu'elle réapparut.